

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE

PRIX

de

L'ABONNEMENT
3. paqueots par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 21. — Prise de Namur (P. B. Autrichiens) par le général Valence (1792.)

MONTVIDEO.

octobre 10 1843.

Les français non-armés doivent ils signer la petition que les Legionnaires vont adresser à la chambre des Deputes?

Nous croyons que cette question est déjà résolue affirmativement dans le cœur des français qui se sont généreusement dévoués au drapeau de leur nationalité, le jour même où leurs concitoyens armés donnaient au monde entier le plus bel exemple d'abnégation civique des temps modernes, en obéissant avec calme et résignation à un ordre d'une excessive rigueur, et qui pour avoir été donné au nom du Roi n'en est pas moins une atteinte grave portée à la liberté individuelle de trois mille citoyens de la France.

Il ne faut pas perdre de vue que dans le grand débat qui va s'agiter au sein des deux chambres législatives de notre Pays, M. Guizot, l'homme aux expédients hardis, ne manquera pas de chercher à attirer l'attention de nos honorables, en affirmant de nouveau, avec cette assurance qui lui est propre, qu'aucun négociant, aucun ami de l'ordre, aucun homme d'éducation et de bon sens n'a pris part à notre armement, et que, par conséquent, cet armement n'étant qu'un ramassis d'aventuriers, de gens sans aveu, essentiellement turbulents de leur nature, ne doit point éveiller la tendre sollicitude que la France doit avoir pour tous ceux de ses enfants qui observent à l'étranger une conduite sage et circospecte... le beau idéal du système de la paix à tout prix!

On concevra combien il nous importe de ne point laisser accréditer de pareilles assertions, de semblables calomnies; il faut donner à M. Guizot un démenti formel, énergique, qui ait du retentissement, dans les chambres et dans le pays tout entier.

A cet effet, nous proposons à ceux de nos compatriotes qui se sont abstenus jusqu'ici de prendre les armes, par différents motifs plus ou moins légitimes, et que nous respectons, D'ADHERER A LA PETITION que nos Legionnaires vont signer aujourd'hui, et de protester en même temps contre les mesures violentes et outragantes qui ont été adoptées par les agents de la France contre leurs concitoyens armés, dont ils approuvent pleinement la conduite, et avec lesquels ils déclarent faire cause commune jusqu'à ce que notre gouvernement mieux éclairé qu'il ne l'a été jusqu'ici, ait définitivement statué sur cette importante question.

Dans la nuit de mercredi à jeudi la ville de Montevideo a offert encore un preuve de l'admirable dévouement qui anime les défenseurs de la patrie, il était minuit tout était calme, à cette heure, et pourtant un grand mouvement avait lieu, 1500 hommes allaient s'embarquer pour le Cerro; le 1er bataillon de la légion des Volontaires de service à la ligne venait de recevoir l'ordre imprévu de

s'embarquer, et tous ces braves pleins d'enthousiasme traversaient la ville dans l'ordre le plus parfait et le plus grand silence, pour se rendre au Môle, où les avait précédé un bataillon d'Italiens, commandés par leur illustre colonel Garibaldi; le 5e bataillon de noirs et quatre pièces d'artillerie, complétaient cette petite armée qui brûlait du désir ardent de rencontrer enfin l'ennemi et d'en finir avec lui. L'embarquement eut lieu avec les plus grandes précautions qui n'excluaient la promptitude ni l'ensemble de ce grand mouvement.

Bientôt toutes ces chaloupes remorquées par d'autres embarcations et protégées par des goelettes armées quittèrent le Môle, et deux heures après, cette division commandée par le colonel Velasco, débarquait au Cerro, se formait pendant que les cavaliers orientaux, privés de chevaux depuis long-temps, prenaient possession de ceux enlevés à l'ennemi la veille. Ces cavaliers ne se possédaient pas de joie en voyant bondir sous eux, ces rapides coursiers qui devaient les porter au devant de l'ennemi.

Le commandant du bataillon des Volontaires, fit faire à ce bataillon quelques manœuvres préliminaires qui furent exécutées avec assez de précision, quoique avec beaucoup d'impatience, car tous ces braves étaient venus chercher plutôt un champ de bataille qu'un champ de manœuvres. Enfin, à la satisfaction de tous, la division se mit en marche pour aller se mettre en bataille en face de l'ennemi qu'on aperçut occupant une assez belle position, ayant sa gauche appuyée sur le chemin du Cerrito, ce corps presque entièrement composé de cavalerie fit un mouvement retrograde au moment où nous primes position, et détacha quelques éclaireurs pour nous reconnaître. Bientôt une guerrilla s'engagea sur notre aile droite entre un escadron ennemi et quelques cavaliers orientaux aidés de quelques italiens; dans cette escarmouche l'ennemi eût deux hommes de tués et quelques blessés, de notre côté aucune perte. La division fit encore un mouvement en avant, et l'ennemi se retira comme la première fois.

La bataille fut offerte une troisième fois à l'ennemi qui témoigna de son refus de l'accepter en se retirant encore. Le commandant en chef voyant alors l'impossibilité d'atteindre un ennemi qui reculait toujours, accorda quelque moments de repos à la division, et un peu avant la nuit lui ordonna de s'embarquer pour revenir à Montevideo, ce qui s'exécuta avec ordre mais non sans regrets de la part

de tous ces braves venus là avec l'espoir de joindre l'ennemi et d'en venir enfin aux prises avec lui en pleine et à découvert, comme doivent l'être les défenseurs d'une si juste cause.

Ceux de nos compatriotes qui se trouvaient au centre de la ligne ont fait plus de mal à l'ennemi qu'il ne nous a été possible de lui en faire au Cerro. Car dans la guerrilla qui a eu lieu ils lui ont tué huit hommes en s'emparant de la maison de Perira, et le nombre en eût été plus grand si ce n'était la promptitude avec laquelle l'ennemi a fui pour lui échapper, quatre chevaux sellés ont été aussi le résultat de cette affaire ainsi que quelques armes et des habillements que les soldats ont rapportés comme trophés enlevés aux ennemis.

Enfin, dans cette journée où les troupes d'Oribe ont reculé des deux côtés devant nos armes, nous avons eu cinq hommes blessés dont quatre à la ligne du centre, en combattant, le cinquième est un noir blessé par imprudence au Cerro en jouant avec un de ses camarades.

Tous nos défenseurs se consolent en pensant que le moment n'est pas éloigné où ils pourront enfin surcer les bandes d'Oribe à combattre et abandonner le sol sacré de l'indépendance, s'ils ne préfèrent engraisser de leurs dépouilles cette terre qui repousse les esclaves et ne veut désormais porter que des hommes libres.

Nous avons publié hier une adresse à la chambre des Deputes; mais nous avons omis d'avertir nos lecteurs que cette Adresse n'est qu'un projet soumis à l'opinion publique, et qui obtiendra nous n'en doutons pas l'assentiment général des Français habitant ce pays.

Montevideo, 14 octobre 1843.

Le gouvernement de la République se fait aujourd'hui l'interprète du pays en félicitant V. S. pour la belle résolution des Législateurs Italiens à continuer leur mission, près de la République quoiqu'elle soit restée seule pour combattre contre la barbarie et le despotisme.

Cette résolution magnanime est digne des descendants des héros qui entreprirent la conquête du monde, pour lui enseigner le mode de civilisation romaine, et de ceux qui possèdent les hauts sentiments d'une émancipation possible non moins grande.

La République ne l'oubliera jamais, et elle espère que le triomphe remporté sur ses ennemis ouvrira aux Italiens tous les jouissances et privilèges de citoyens d'un pays libre, ainsi que toutes les récompenses que la nation réserve à ses braves défenseurs.

V. S. vendre bien transmettre ces sentiments à la Légion qu'elle commande.

Dieu garde V. S. beaucoup d'années.

Joaquin Suarez.
Santiago Vasquez.
Melchor Pacheco y Obes.
Jose de Bejar.

A Monsieur le colonel D. José Garibaldi, chef de la Légion Italienne.

Nous avons supprimé comme insignifiantes et par conséquent inutiles plusieurs pièces du procès de Louis Rameau, publiées par les journaux du pays. Mais voici deux lettres faisant partie de sa correspondance, trop importantes pour en priver nos lecteurs.

J.... 4 octobre 1843.

M. D.

Mon cher ami de C!

Je vous souhaite la santé et un million de bonheur, toutes mes prévisions antérieures se sont réalisées, vous recevrez ci-joint deux vases, un poison et un fardeau, tout vous sera remis (vases et poison), c'est ce dont vous m'avez chargé pour les Soumis, son prix est de 32 piastres que je recouvrerai en temps opportun, ainsi que celui des peintures que j'ai envoyées à M.... avec la réparation d'une montre pour le même.

M. l'amiral français a convoqué aujourd'hui à son bord les commandants des stations navales, le résultat de cette conférence a été que l'on devait offrir à ce gouvernement une médiation officieuse et exiger le respect pour les étrangers et leurs propriétés dans les formes et principes du droit international. Demain se réuniront les consuls (non pas tous) pour décider de la manière que cette médiation devra être faite; ce sont MM. P.... et L.... qui ont provoqué cette réunion; nous verrons ce qui en adviendra. Je suis certain que le S. Paris n'a pas voulu se joindre aux consuls! bien fait!!

Le packet anglais est entré aujourd'hui, il apporte de nouveaux ordres, mais positifs, afin que d'une manière ou de l'autre ils quittent la cocarde et le drapeau de leur nation. P.... leur en fera demain l'intimation et opérera les conséquences.

Vous verrez dans les journaux les décrets, et déterminations de ce gouvernement si digne des temps de Robespierre, Danton &c. &c.!! Ici l'on a célébré la déroute du général Soriano et Crispin Velasquez!! heureusement que tout le monde a cru que c'étoit une fable bonne pour endormir, et le bulletin numéro 18 (très rare) a confirmé ce qui en finit, vous verrez aussi que ce gouvernement ne veut pas de paix et compte sur le succès, qu'il a une forte armée et des allies puissants tels que les Madarigas &c. &c.; hier (à la nuit) l'on a embarqué un chargement d'armes qui va à Malabango pour qu'on ne l'arrête pas, au moment de la déclaration! C'est jeudi ou vendredi que ces barres sortent pour prendre la Carrisa, et faire lever le siège prus par gardé!! ils disent qu'ils iront au Basso, nous verrons! moi je les laisserai aller loin, bien loin, et alors!!

Bien des choses aux amis.

Votre véritable ami.

(La suite au prochain numéro.)

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES.

Un lièvre en son gîte congais,

(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne s'enge?)

Dans un profond encoi ce lièvre se plongeait:

Cet animal est triste et la crainte le rongé.

Les gens de naturel peureux

Sont, disait-il, bien malheureux!

Ils ne sauraient manger merveilles qui leur profite:

Jamais ni plaisir pur; toujours assauts divers.

Il vit comme je vis: cette crainte moudée

M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vois, dira quelque sage cervelle.

Eh! la peur se corrige-t-elle?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi résumait notre lièvre,

Et cependant faisait le gait.

Il était douteux, inquiet;
Un soufre, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En s'avant à cette matière,
Entend un léger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang;
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autent
Qu'on m'ou fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un freude de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si-prit'on sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FRANCE.

Paris, 16 juillet.

Nous avons déjà signalé à l'attention du public une brochure émanée d'une source officielle, et qui a pour but d'examiner et de résoudre la question importante du mariage d'Isabelle II. Il est essentiel de revenir sur cette brochure, d'en discuter les doctrines, d'en approfondir les tendances; car elle ne vise pas à introduire toute une révolution dans le principe diplomatique et politique sur lequel s'est fondée la révolution de juillet.

Constataons bien d'abord l'incontestable caractère officiel de ce document. Il n'est pas autre chose que le développement et le commentaire de cette célèbre déclaration faite deux fois à la tribune par M. Guizot: « Si un autre prince qu'un membre de la maison de Bourbon s'unissait à la reine Isabelle, je conseillerais à mon roi et à mon pays d'aviser. » Voici d'un autre côté la conclusion de la brochure:

« Le droit de la maison de Bourbon à se perpétuer à l'exclusion de toute autre sur le trône d'Espagne est au dessus de toute contestation. »

C'est donc avant tout, et indépendamment des autres questions, le droit de la maison de Bourbon qu'il s'agit pour notre gouvernement de défendre et de maintenir; c'est l'esprit de la déclaration de M. Guizot, c'est le but de la brochure inspirée par notre gouvernement; en droit, en un mot, est la base de toutes les prétentions qu'on élève au nom du duc d'Aumale.

Pour cela l'écrivain officiel a dû remonter jusqu'à Louis XIV et rechercher les droits qui ressortaient pour le reste de sa race des actes de grand roi et de ses traités avec les puissances européennes. Nous n'avons pas pour le moment à nous mêler dans cette discussion. Il nous suffira de rappeler qu'à cette époque le principe de gouvernement était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. L'état, selon Louis XIV, c'était sa personne et sa dynastie. Tout agrandissement de la dynastie était dans ses idées un agrandissement de l'état, dussent le territoire et les forces intrinsèques de la nation souffrir un affaiblissement de ces accroissements de puissance de la famille royale. C'est ce qui est arrivé justement à la suite de la lutte de succession. La France eut à soutenir le principal effort d'une guerre meurtrière et coûteuse. Elle y prodigua ses trésors et son sang, et enfin elle n'acheta l'affermissement de la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V qu'au prix des sacrifices territoriaux les plus sensibles. Par le traité d'Utrecht, elle céda à l'Angleterre, en retour de la reconnaissance des droits de Philippe V, l'Acadie, la riche baie d'Hudson, les magnifiques pêcheries de Terre-Neuve et l'île de St-Christophe.

Ces sacrifices nationaux rattachent-ils l'Espagne à une alliance permanente avec la maison de Bourbon ou avec la nation française, quelle que fut la forme de son gouvernement et les vicissitudes des représentants de la royauté chez elle? Napoléon soutint cette seconde face de la question, et il avait raison, selon nous. L'Espagne, par ses besoins, par sa position, par ses intérêts, était appelée à être l'alliée naturelle et constante de la France. Les intérêts de famille que sont ils à côté des intérêts des peuples? Les dynasties sont un mythe; elles ne sont jamais un bit. Cependant, cette prétention de l'empereur ne trouve dans l'auteur de la brochure qu'un partisan fort hypothétique.

Maintenant le gouvernement actuel entend se poser à la fois comme le champion et le représentant de la perpétuité des droits de la maison de Bourbon. Est-ce bien là son rôle? Est-ce bien la position qui lui a été créée par la révolution de juillet? Et si la maison de Bourbon en Espagne a des droits antérieurs et espérances à ceux de la volonté nationale, n'y a-t-il pas d'autres pays en Europe

chez lesquels ces droits se sont trouvés légalement effacés par suite du même principe? La dynastie actuelle ne puise aucun des éléments de son existence, aucune des qualités en vertu desquelles elle règne dans les droits de la maison de Bourbon. Aucun droit antérieur ne lui était et ne pouvait lui être reconnu avant la libre élection de la chambre Louis Philippe et sa dynastie datent et sortent exclusivement de la révolution de juillet. A quel titre pourraient-ils revendiquer la puissance de ces anciens droits hors de France quand en France ils en ont été constitués la vivante négation. Aussi, cette situation amphibologique est-elle dans la brochure la cause des plus étranges contradictions, et de perpétuelles pétitions de principe. Le principe lui-même est sujet à tant d'exceptions et à tant de distinctions dans la bouche de ceux qui l'invoquent et s'en appuient, qu'elles équivalent presque à son anéantissement. Bien plus, l'intérêt de maison s'y trouve la plupart du temps en opposition flagrante avec l'intérêt national. Il ne nous sera pas difficile de le prouver.

(La suite au prochain numéro)

VARIETES.

ALGERIE.

ESQUISSES PICTORESQUES.

Durant le passage d'Alger à Philippeville, lorsque vous naviguez près de la côte, une remarque qui se présente d'abord à l'esprit (pour peu que vous ayez conservé quelques souvenirs de ces divins poètes dont on nourrit peut-être trop les premiers efforts de pensée), c'est la parfaite concordance entre les tableaux qui passent sous vos yeux et les inimitables descriptions de Virgile. Il est à croire que le grand poète est venu souvent s'inspirer à la vue de ces rivages, puisqu'en les parcourant, on se redit aussitôt ses vers, et que réciproquement, en lisant ses vers, on croit revoir ces mêmes rivages. Suivez les accidents naturels qui se succèdent tandis que la vapeur vous emporte: c'est tantôt le littoral curvo, tantôt le aërux nemus puis... rylis scens cornicis desuper... ou bien littora resonantis longè, et profundum postum, qui se représentent à votre mémoire, et qui vous révèlent jusqu'où le poète a poussé la justesse de l'expression, la grandeur et la vérité de l'image, l'exactitude de l'observation, la sentiment exquis des beautés de la nature. On dirait que cette nature se peint elle-même dans son esprit, de même que la lumière imprime les objets sur le daguerréotype. Mais c'est vers le cap Bougarmai que la côte présente une merveilleuse variété d'aspects. Tantôt projetée au dessus des flots en saillies dentelées, en promontoires escarpés, tantôt retirée, échancrée, découpée en baies, criques, sympharum domus; c'est surtout aux alentours de ce cap fantastique, que semblent s'être accumulés les plus pittoresques accidents des montagnes et des mers dont le pinceau de Virgile a saisi d'un seul coup les plus grands traits pour les distribuer ensuite dans son admirable galerie.

J'aurais voulu trouver quelqu'un à qui j'eusse pu faire part de mes remarques. Hélas! aucun de mes compagnons de voyage n'avait entendu parler du nommé Virgile! Je m'avais de penser que le commandant du bord ne serait peut-être pas devenu étranger à la vie poétique au point d'avoir perdu jusqu'au souvenir d'un de ses principaux organes. Attente déçue! si le brave marin se rappelait confusément ce nom de Virgile, c'était pour le chamer parmi ceux des plus inutiles rêveurs.

Peu faut tout le temps de la traversée, la mer avait été très boueuse, et noyé dans les terribles plaies d'Afrique je n'avais pu voir, à travers les tourrens du ciel, qu'une côte battue par une éternelle tempête.

Enfin la mer tomba, la vent se tut, et le ciel serain, mais serain comme ne l'est pas celui de votre Provence, me permit d'explorer les lieux que je venais habiter et défendre au besoin.

La nouvelle cité de Philippeville n'existe point encore, et la ville romaine, l'ancienne Russicada, n'était guère connue que de quelques érudits. Tout ce que je vous dirai, c'est qu'elle devait être assez considérable, à en juger par les restes d'un cirque et d'un amphithéâtre, et des vastes citernes qui sont près du port de Stora. Mais j'insisterai sur l'intérêt qui s'attache à cette ville naissante, comme à tout ce qui semble du domaine de l'avenir; on peut dire qu'elle se développe comme la végétation printanière, qu'elle pousse comme une fleur. Le matin,

ou est tout étonné de la voir augmenter d'objets qui, la veille, n'existaient pas, n'étaient pas même annoncés; sorte de plaisir que fait maître dans un discours, n'importe dans que la espèce de composition littéraire, une idée inattendue, amenée par une insinuation subtile, et qui, sans chercher la raison, n'appartient pas nécessairement au développement logique de la pensée principale. Mais si cette création nouvelle laisse voir à l'imagination, dans un lointain vague, quelques traits encore tant soit peu fantaisiques de sa condition future; les intérêts usés et poétiques témoignages de ce qu'elle fut jadis, épars çà et là, jonchant le sol qui bientôt en sera encombré, semblent prendre la parole et raconter un chapitre d'histoire; il n'est pas de jour qu'on ne voie sortir des entrailles de la terre, incessamment fouillée par la main active des ouvriers, quelques débris de brèves milliaires, quelques fragments de corniches de marbres ou bien une longue portion d'entablement, parfois un chapiteau corinthien tout entier qui vous apprend que c'est un temple. Vous voyez que l'on gague ici à contempler la poussière. Vous le savez :

Les débris sont toujours fertiles en leçons!

Quant à nous, jetés dans cette cité renaisante, entre ses deux existences, entre des souvenirs et une attente, nous y trouvons une puissante excitation de la pensée; nous légions, comme les légions romaines, montent beaucoup d'empressément et de zèle à secourir les divers travaux qui un jour constitueront sur cette terre conquise que le peuple français est aussi un grand peuple. Au point de vue philosophique, ces travaux ne sont point tant à dédaigner que l'irréflexion ou certains préjugés portent à le croire. La gloire s'enfaisait-elle dès qu'il ne s'agit plus de détruire? Ne serions-nous venus dans ce pays que pour le ravager? N'est-ce donc rien que de signaler son passage par d'utiles travaux? Les combats et même la victoire forment la base sur laquelle s'élève le laborieux édifice d'une colonisation?—Je ne le pense pas, vous ne le pensez pas davantage.—

.....
 Je suis allé à Constantine. Comme militaire, c'était avec le maréchal Clauzel ou avec le général Damrémont qu'il fallait aller visiter les murs de cette place; comme observateur, il était plus profitable de la visiter ainsi que je l'ai fait. C'est à dire avec assez de temps et de liberté pour commander à l'attention de se porter sur tout ce qui est digne de la mettre en exercice.—De Philippeville à Constantine, le trajet est semé de bien des sortes d'intérêt: géologue, sur ce sol partout heurté, partout soulevé, ondulé en vastes plateaux, en profondes vallées, en masses énormes de montagnes dont les crêtes et les ramifications se croisent en tous sens, vous trouverez un témoignage écrit de ces cataclysmes, de ces luttes des éléments qui ont bouleversé le globe; botaniste, vous aurez sous les yeux une flore non moins riche, non moins variée, mais autre que celle des Alpes et des Pyrénées; et tandis que la nature, comme une beauté facile, vous étalera complaisamment toutes ses grâces paisibles, le rugissement des lions, l'aboiement des chacals dans les ravins, les cris des vautours et des aigles porteront votre attention sur un autre régime; agronome vous bénirez la Providence, et demanderez un compte sévère de ses dons à l'incurie humaine quand vous verrez s'étaler devant vous vingt-cinq lieues partout recouvertes de terre végétale, terre qui semble appeler amoureusement la main du laboureur, et qui, en attendant, ne rapporte que broussailles, herbes folles, plantes parasites, quelquefois malfaisantes, même vénéneuses; poète ou peintre, vous ferez passer dans vos vers ou dans vos tableaux, semblables à la réflexion d'un miroir fidèle, ces contrastes vigoureux, ces oppositions piquantes, animées, renouvelées sans cesse, qui vous suivront sans relâche, soit que vous cheminiez dans ces gorges, dans ces vallons boisés, dans ces prairies arrosées par le Saleef, auxquels votre première journée devra des distractions sans nombre, soit que vous soyez arrivé au milieu de ces chaos de montagnes et de rochers où vous cherchiez en vain l'ombre d'un seul arbre, un filet d'eau, mais où vous remarquerez une variété prodigieuse de formes dans les dispositions et les reliefs grandioses de cette contrée sévèrement pittoresque et d'une brûlante aridité. Enfin, si nul des accidents extérieurs ne vous touche, si l'homme seul vous paraît digne de vos méditations,

et si c'est principalement à l'histoire que vous avez coutume de demander de graves enseignements, il en sortira assez du sein des broussailles écartées par les pas de vos chevaux, qui vous laisseront entrevoir un de ces

.....chemins
 Que d'un pied triomphant ont frayés les Romains.

« Mais quelque dégagé que puisse être un philosophe ou un chrétien austère des impressions sensibles et semi-matérielles de la nature, il est bien difficile, lorsqu'on vient de traverser une quinzaine de lieues sans rencontrer un arbre, de ne pas éprouver une sorte de anéantissement, de rafraîchissement, lorsqu'aux approches de Constantine, ou arrive sur les bords du Rummel d'où s'élève un amphithéâtre de palmiers, de cactus, d'aloès, de figuiers sauvages, orchestre de feuillage et de fleurs au sein duquel éclate une symphonie de toutes sortes d'oiseaux.

« Sur l'autre rive du Rummel, et quelques pas plus loin, autre scène: vous vous retrouvez dans un champ pierreux, en gravissant à l'aide d'une rampe accessible aux voitures, le mamelon sur lequel Constantine est assise. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une autre ville dans une semblable position. Avant d'entrer, si vous arrivez par le Coudat-Aly, vos pieds fouleront l'emplacement où fut construite la batterie de brèche qui réduisit Constantine; deux pas en arrière, on voit les fondations d'un monument consacré à la mémoire du général Damrémont: c'est là même qu'il a été tué. Un peu plus loin, en vous acheminant vers la porte Valée, vous ne lisez pas sans recueillement cette inscription gravée en gros caractères sur la muraille d'un marabout qui s'élève au milieu de la place: *Aux braves morts devant Constantine en 1836 et 1837.*

« Constantine est la ville arabe par excellence; c'est en quelque sorte l'Afrique primitive prise sur le fait; là, si vous en exceptez les uniformes, rien qui rappelle l'Europe, rien qui porte l'impression de nos usages et de nos mœurs. Vous n'y voyez point comme à Alger, une ville française à côté d'une ville arabe; tout y est oriental, tout y est juif ou maure. L'ancien palais d'Achmet bey est un singulier mélange d'objets qui, d'un côté, attestent une grande connaissance de l'art; et de l'autre une ignorance complète des métiers les plus nécessaires à la vie; ce monument, qui semblerait devoir appartenir à plusieurs époques et qui cependant n'était point achevé lors de la prise de la ville, cette adéquate architectonique pourrait se comparer à un riche Bédouin laissant paraître sous son burbanque la culotte de velours pailleté de nos marquis de Louis XV. Le palais est composé de trois bâtiments à quatre faces, ayant chacun une cour intérieure, donnant les uns dans les autres, et que borde une forêt de colonnes en marbre grossièrement peinturlurées en toutes sortes de couleurs opposées sans harmonie. Le soir, quand les lanternes allumées produisent de singuliers jeux entre la lumière et les ombres, quand on voit fuir l'une derrière l'autre, à travers les cintres, cette multitude de colonnes en partie éclairées, en partie dans le clair-obscur, c'est à se croire dans un palais de fée.

L'architecture intérieure des grandes et petits appartements affecte aussi le style mauresque. Dans quelques uns se trouvent des meubles et des glaces de Venise qui rappellent la rocnée Pompéienne et attestent les déprédations des pirates algériens. Depuis les plafonds qui sont peints en bandes rouges et vertes jusqu'aux planchers, les parois des murailles sont revêtues d'arabesques d'une très mauvaise exécution; les fenêtres, très basses et partout grillées, se ferment avec des volets intérieurs couverts de gâches du côté de l'appartement, offrant de l'autre côté, quand ils sont ouverts, des incrustations en bois de diverses nuances, d'un fort joli dessin, et d'un travail qui ne manque pas de délicatesse; les chaises qui portent ces glaces et ces incrustations sont aussi mal assemblées et aussi peu polies que s'ils s'étaient des mains d'un menuisier de nos plus misérables villages. Si vous descendez dans les cours, les murailles vous étaleront force peintures sans perspective et dans lesquelles vous remarquerez par exemple, des chaloupes canonnières beaucoup plus petites que les canons dont elles sont ornées; du reste, partout des entablements de marbre, des encadrements de marbre, des dessus de porte en marbre et en beau marbre blanc, en marbre, en stuc. Vous serez peut-être étonné de ces richesses? Mon Dieu! Achmet avait un moyen bien simple de se les

procurer: Estendait-il parler d'une habitation richement et nouvellement décorée? Il envoyait déclarer que les objets d'art et de luxe étaient à sa convenance; pour peu qu'il remarquât du retard dans l'offrande exigée, il dépêchait les chaux qui bientôt lui avaient apporté glaces, meubles, colonnes, et par dessus la tête du propriétaire.

Inutile de dire qu'on ne saurait faire un pas dans la ville sans fouler une ruine romaine. Quel est le coin de la terre alors habitée et connue où ce peuple romain, terrible missionnaire épique de la Providence, n'ait laissé des témoignages d'une grandeur dont lui-même n'avait pas le secret? Comme son fondateur, il a pu dire par la bouche de son poète:

Quis regio in terris nostri non plena laboris.

Sans trop forcer le mot *laboris*; car l'édifice de sa grandeur ne s'est point élevé sans une large effusion de son propre sang, de ses propres larmes. Ce qu'il a laissé de plus remarquable à Constantine, ce sont des citernes d'une dimension colossale, un fragment d'aqueduc et d'arc-de-triomphe (malheureusement une partie de l'arc-de-triomphe est restée engagée dans une muraille), et sur tout *el cantara*, c'est à dire le pont, admirable monument parfaitement conservé, dont les six arches gigantesques s'appuient sur un pont naturel formé par une excavation dans le roc, et s'élèvent non moins grandioses et hardies que leurs sœurs du pont du Gard.

Ce n'est pas tout.... Un jour, le Rummel aussi a voulu être artiste, et il a été grand artiste comme l'est toujours la nature. Révolté contre une insolente masse de rochers qui entravaient son passage et gênaient les caprices de son cours, il s'est mis à les travailler, ces rochers gigantesques, à les façonner, à les découper en voûtes, en cintres, en ogives, en flèches gothiques, en entablements grecs; on un mot, à les tailler comme des fragments d'architecture qu'on dirait sortis de la main de l'homme, si leurs dimensions n'accusaient une main plus puissante. Rien d'admirable, d'imposant comme ces grottes du Rummel. Pour achever le tableau, une cascade écumeuse tombe auprès. J'aurais cru cette cascade la plus magnifique du monde, si le souvenir de Reichenbach, de Disbach, et surtout de Gavarny, n'était venu poser une comparaison, il faut en convenir, tout au désavantage de la cascade africaine.

Encore un peu de patience: nous n'avons pas tout vu aux environs de Constantine; nous allons retrouver le peuple romain; ce peuple est, comme la nature, il a des monuments partout. Montez sur ce plateau peu élevé dont le droit s'appuie sur le Rummel; près de là, derrière un pli de terrain, encore des ruines! Les ruines d'une grande ville que certains disent avoir été l'ancienne Cyrène, tandis que d'autres prétendent que c'est Constantine qui s'est élevée sur les ruines de cette ville. Je ne chercherai point à les mettre d'accord; ce qui ne saurait se contester, c'est que sur l'emplacement dont je viens de parler, il fut une cité. On y trouve des restes de cirques, d'amphithéâtres, de citernes, de murailles et une foule de tombeaux païens dont les inscriptions, encore assez lisibles, attestent que les Romains ne prolongeaient pas plus que nous leur existence sous ce ciel dévorant, et qu'une multitude de jeunes gens venaient s'y faire enseigner dans leurs plus belles années.

Hélas! auprès de tous les camps, de toutes les stations où j'ai fait halte pendant la route, j'ai vu, tantôt sous un chêne-liège, tantôt sous un lentisque ou sous un myrte, une petite croix plantée à côté d'un sol ondulé ou d'une terre fraîchement remuée, annonçant le dernier sommeil de ces pauvres jeunes soldats qui n'ont pu supporter l'action de cet air destructeur, de ce soleil homicide.

Mon retour à Philippeville ne m'a fourni aucune observation nouvelle, si ce n'est qu'à trois ou quatre kilomètres de Constantine s'échappe d'une masse de rochers une source d'eau thermale ferrugineuse que je n'avais point aperçue, quoiqu'elle prenne la suite en ruines vagabondes.

Un autre voyage entre Bone et Constantine, fait en partie par trois ans, au milieu de forêts de myrthes, de lauriers-roses, de vastes et riches plaines, en côtoyant au bord lac terminés par une chaîne de montagnes qui étalent toutes les variétés de genre; enfin, les ruines merveilleuses de cette Hippone où pérorait, écrivit, prêcha le divin Platon du christianisme; tout cela est ajouté bien des pages à ces pages si nombreuses.... Je vous en fais grâce; et puis la plume me tombe des mains. Le sirena, autre

ment dit le zéphyre ou chili (vent du dést), souffle, et rien ne donne l'idée de cette calamité afflicante; lorsqu'il s'éleve on pleure qu'il tombe, comme si la colonne d'air allait vous ébranler, toute la nature étouffée; le ciel devient comme la voûte d'un four; la mer n'a plus une voix, plus une lame; elle tombe, masse inerte; alors pas un brin d'herbe ne ploie, pas une feuille ne s'agite.

Le pin lui-même reste sans murmure, la verdure est jaunie, les sources sont desséchées; fatigués d'une sueur pénible, les hommes demeurent comme frappés d'incapacité physique et morale; les animaux haletans se traînent avec peine sur les bords des ruisseaux taris et cherchent instinctivement les gouttes d'eau qu'ils expriment d'une boue fétide. Pendant la nuit, des tourbillons d'un sable rouge et brûlant, soulevés par ce vent terrible, se précipitent dans les rocs en trombes ardentes qui tournoient, et s'élevaient dans la tempête comme les génes d'un pays vulcanique. Habitans et soldats souffrent, les uns dans leurs maisons, les autres dans leurs barraques; au bruit du souffle imposteur qui leur donnait de fausses joies, ils arrêtent en toute hâte, dans l'espoir de respirer un air moins brûlant, de recueillir quelques larges gouttes d'une pluie que le zéphyre fouettait contre les vitres; mais ce vent sur lequel ils avaient compté pour dilater leur poumon, leur fait aspirer les exhalaisons d'une fournaise, et cette pluie qui, par une erreur d'imagination, les désaltérait d'avance, est de venue comme la sueur d'un nuage de plomb qui fond aux approches d'un intense foyer.

GASTON DE FLOTTA.

NAVIRES PRETS A PARTIR.

- Barque anglaise *Neu Express*, pour le cap de Bonne Espérance.
Brick goélette serbe *San Rafael*, pour Rio Janeiro.
Barque arabe *Hercules*, pour le Brésil.
Paquetot lugues *Suerte*, pour Buenos Aires.
Barque anglaise *Arabele*, pour Parnaguas.
Brick anglais *Star*, pour Rio Grande.
Trois mats espagnol *Eraraboe*, pour Valparaiso.
Paquetot *Esfrasia*, pour Buenos Aires.
Barque française *Julie*, pour Buenos Aires.
Brick anglais *San Nymph*, pour Londres.

AVIS DIVERS

AVIS.

Les syndics dans l'affaire du défunt P. Tillet, et d'après leur délibération, ont adopté et reconnu dans l'intérêt des intéressés desdites affaires, qu'il était nécessaire de les aviser par la voie des journaux de cette ville, afin qu'ils n'en ignorent que pour premier avis ils sont invités à se présenter lundi prochain, 23 du courant, à midi précis, dans le domicile du syndic, Adolphe Hugnot, magasin de comestible, cadre du Lion d'Or, ils sont invités à ne pas oublier de se munir des pièces relatives, soit comptes ou notes réglés ou non réglés, les intéressés sont invités à ne pas oublier le jour et l'heure.

Les syndics.

AVIS.

On prie les personnes qui auraient trouvé deux anneaux d'or, dont l'un porte les initiales M. G., l'autre étant brisé et portant dans l'intérieur les initiales A. G. M. C. G., de vouloir les bien les rapporter au bureau du Patriote, on remettra la moitié de la valeur de ces objets à la personne qui les rapportera et pourra en donner des renseignements.

AVIS.

M. Joseph Raymond, autorisé spécialement par S. E. M. le général d'armes à former un bataillon d'infanterie de ligne, invite tous les étrangers de toutes nations, qui n'appartiennent à aucun corps défendant actuellement cette place et qui veulent s'enrôler volontairement, de vouloir bien se présenter chez lui pres du café de l'Immortel, où il leur sera donnée connaissance des conditions avantageuses et prerogatives dont ils jouiront.

RAYMOND.

Des renseignements sont demandés sur le sort du nommé Pierre Edouard Monier ex-cuisinier du navire la Gabrielle. S'adresser au journal le Patriote Français, ou à M. Monio, rue du Pin, n. 51, à Agen. Lot et Garonne.

TRIBUNAL MILITAIRE.

Le tribunal militaire pouvant se tenir dorénavant dans un local plus spacieux, fait savoir que désormais les causes qui s'y discuteront seront annoncées par la presse par anticipation afin que les Orientaux et les étrangers qui voudront s'assurer de l'ordre qui règne dans les actes judiciaires puissent y assister.

Ligne des fortifications dans la maison n. 6 cadre et demi du Paraton-principal.

Octobre 6 1843.

AVIS.

Le sieur Jean Dechemcindy, ayant vendu son magasin, situé rue de Misiones, à M. Chenevot, prie les personnes qui ont des comptes dépendants dudit magasin, de se présenter jusqu'au dix-huit du courant.

AVIS AU COMMERCE.

M. Devaux, capitaine du brick français Indien, anciennement commandé par le capitaine Frémont, a l'honneur de prévenir que les personnes qui ont des comptes à réclamer de ce navire sont invitées à les présenter, chez M. Isabelle et fil., négocians, jusqu'au 18 du courant, faute de quoi, ils ne seront réglés qu'au retour du navire en France.

Montevideo, 7 octobre 1843.

AVISO AL PUBLICO.

El abajo firmado pone en conocimiento del público, que se retira para el Rio Grande, de fondo en esta plaza a su procurador con bastante poder; cuyo individuo es D. José Joaquín quarto Souza, con el cual se entenderá para quidar todas las cuentas pendientes.

Montevideo, 5 de Octubre de 1843.

José Q. Vieira.

AVIS.

On désire trouver à louer une grande maison soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles. Les personnes qui en auraient, sont priées de s'adresser au collège français de Mmes Guyot, rue Washington n. 82, ancienne rue San-Diogo.

AVISO

Al público que se ha vendido la fonda situada en la calle de Misiones, de la propiedad de los señores D. Tomas Dorico y D. Pablo Feno, los señores que tengan cuentas contra dicha casa, ocurrirán dentro de seis dias. Montevideo, septiembre 30 de 1843.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite de départ pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes freres, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsene Isabelle ex-chancelier du consulat general de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Souhau, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle. Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n. 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure tres riche; un tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoleon avec portraits, plans de batailles etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géomorphie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris. Oeuvres complètes de Mirabeau; Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques séparées. Matemáticas. Gramática de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1410 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1. Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2. Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêté le paiement de ce loyer.

3. Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin; il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1. er juillet 1843; le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS.

Les personnes qui désirent apprendre à danser, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonel.

Le Gerant, J. REYNAUD.